

CHARLES FRÉMINE.

LA-BAS (1897)

I - BRICQUEBEC

Sans wagon noir, sans voile blanche,
Sans ballon libre, sans cheval,
Par-dessus la côte et le val,
Qui m'emportera vers la Manche ?

Loin de Paris, et sans retour,
Qui m'emportera sur la lande,
Près de la bourgade normande
Qui rêve à l'ombre de sa tour ?

Je laisserais ma Fanfan veuve
Rien que pour descendre au ruisseau,
Qui, l'été, n'a qu'un filet d'eau
Et, l'hiver, prend des airs de fleuve.

Pour traverser le petit bois
Qui penche au bord de nos prairies,
Sous le château des Galeries,
Son ombre et ses nids à la fois ;

Je franchirais l'étroit barrage
Où viennent boire les oiseaux,
Et les fauvelles des roseaux
S'envoleraient à mon passage.

Au bas du bourg dormant encor,
S'étalerait, de joncs couverts,
La mare où la rainette verte
Entr'ouvre, à fleur d'eau, ses yeux d'or ;

Et, tandis qu'un vol de corneilles
Flotterait, comme un drapeau noir,
Sur le donjon du vieux manoir
Debout dans les brumes vermeilles ;

Plus fraîches à l'éveil du jour,
Les reines-des-prés et les menthes
Embaumeraient d'odeurs charmantes
Ma poésie et mon amour,

Et les peupliers d'Italie,
Aux longs rameaux mélodieux,
Balanceraient au vent des cieux
Des airs pleins de mélancolie !

- : - : - :

II - CARTERET

Entre la falaise et la dune
Le chenal, où passe un ruisseau,
Et que la marée emplît d'eau
Sur l'Océan monte la lune.

Dix heures. Le village dort,
La mer brille, la côte est brune ;
On a fermé, l'une après l'une,
Toutes les auberges du port.

Les chiens sont rentrés dans leurs loges,
Pas une lumière aux carreaux ;
Devant les portes à barreaux
On entend battre les horloges.

Des souffles, au rythme pareil,
Animent l'ombre chaste et douce ;
Sur les toits de chaume et de mousse
Passent les anges du sommeil.

L'époux dort auprès de l'épouse,
Les lits sont bordés de berceaux...
Je veille, seul, au bruit des eaux,
L'âme repliée et jalouse.

Pourquoi n'ai-je pas fait comme eux,
Les gens simples, tes gens tranquilles ?
Qu'ai-je été chercher dans les villes,
Toujours courant, toujours fiévreux ?

Pourquoi m'éloigner des villages
Que la lune blanchit, là-bas,
Et découpe, par petits tas,
Sur les coteaux et sur les plages ?

Pourquoi vivre dans les cités.
Quand j'avais ces flots que j'écoute,
Et n'aimais rien tant qu'une route
Avec des champs des deux côtés ?

Et puisque les meilleures choses
Sont celles que l'on n'écrit pas,
À quoi bon tous ces embarras
De poétiques et de proses ?

J'aurais en main quelque métier
Et, comme un autre, une famille ;
J'aurais gardé, trésor qu'on pille,
Pour elle mon cœur tout entier...

Il est trop tard, l'heure est sonnée,
Le drapeau n'est plus sur la tour,
Et de mes doux jardins d'amour,
La dernière rose est fanée !